



HAL
open science

La socialisation des grands alpinistes Une étude comparative France-Angleterre

Delphine Moraldo

► **To cite this version:**

Delphine Moraldo. La socialisation des grands alpinistes Une étude comparative France-Angleterre. Michaël Attali. L'ENSA à la conquête des sommets. La montagne sur les voies de l'excellence, 2015. halshs-01185975

HAL Id: halshs-01185975

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01185975>

Submitted on 6 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La socialisation des grands alpinistes

Une étude comparative France-Angleterre

Delphine Moraldo

De nos jours, l'élite de l'alpinisme français est surtout constituée de guides, formés à l'ENSA. Nous entendons ici l'élite *sportive*, c'est-à-dire les alpinistes ayant effectué des ascensions difficiles, reconnues comme telles par leurs pairs, ceux que le sens commun désigne parfois comme les « grands alpinistes » d'une époque. Cette prévalence des guides au sein de l'élite est propre à la France. Si l'on regarde Outre-Manche, la proportion de « grands alpinistes » qui sont aussi des guides, ayant suivi la formation proposée par *l'Association of British Mountain Guides* (BMG), est très faible, et nombre de ces alpinistes pratiquent l'alpinisme en plus d'un métier n'ayant rien à voir avec l'alpinisme. On voit ainsi apparaître des trajectoires différentes chez les alpinistes français et anglais.

Ces deux situations distinctes peuvent amener à se questionner sur la formation ou, de manière plus large, la socialisation de l'élite alpinistique qui, on le voit ici, ne suit pas les mêmes logiques dans les deux pays. On pourra alors s'interroger sur la place et le rôle réel des instances de formation au métier de guide dans la carrière des alpinistes. À quel niveau se situent-elles dans le processus d'apprentissage de l'alpinisme ? Comment s'articulent-elles avec d'autres instances d'apprentissage, qu'elles soient institutionnalisées (clubs, etc.) ou non (groupe d'amis, cadre familial, etc.) ?

Cette dernière question est cruciale. En effet, le passage par l'ENSA ou le BMG n'est qu'un élément de la trajectoire de socialisation à l'alpinisme : les alpinistes ont le plus souvent été initiés et formés à l'alpinisme avant d'entrer dans ces écoles. À ce stade, certains ont déjà réalisé des ascensions reconnues. Nous reviendrons ainsi sur des éléments de socialisation qui peuvent remonter jusqu'à l'enfance et, plus qu'une étude de l'apprentissage dans le cadre de l'ENSA, nous montrerons comment cette instance de formation au métier de guide s'inscrit dans une trajectoire de socialisation plus large et s'articule avec d'autres instances. Nous résistons ainsi à la tentation, compréhensible dans le cadre de cet ouvrage, d'en exagérer artificiellement la place.

Par ailleurs, la différence de situation entre le Royaume-Uni et la France est celle que l'on observe pour les générations actuelles. En effet, dans les deux pays, les trajectoires de socialisation à l'alpinisme des « grands alpinistes » ont beaucoup évolué depuis le début ou le milieu du XX^e siècle. Cette variation historique, générationnelle, mérite aussi d'être étudiée. En particulier, avec l'apparition

de l'ENSA en 1943¹ et l'ouverture de la profession de guide à tous en 1948, les modalités de socialisation à l'alpinisme changent radicalement. De nouveaux publics accèdent à l'alpinisme de haut niveau via le métier de guide. Au Royaume-Uni, où le BMG est créé en même temps que l'ENSA, on n'observe pas pour autant les mêmes effets. Par la comparaison des deux pays, on pourra ainsi montrer comment l'ENSA en est venue à prendre une place centrale dans la trajectoire de socialisation de l'élite de l'alpinisme français, de facto principalement constituée de guides, alors qu'au Royaume-Uni celle-ci se tourne vers d'autres débouchés professionnels. C'est pourquoi nous avons choisi mettre l'accent sur la période qui va de l'après-guerre aux années 2000.

Pour mener à bien cette analyse, nous nous appuyons sur un matériau peu courant en sociologie : les autobiographies des alpinistes anglais et français nés entre 1913 et 1972². La réunion d'un corpus autobiographique est un moyen de sélectionner une partie de l'élite alpinistique, puisqu'il faut posséder une légitimité à écrire sur soi qui est directement liée aux ascensions effectuées (les très rares autobiographies d'alpinistes ordinaires ont été éliminées du corpus). Mais le choix de ce matériau conduit à plusieurs biais. Tout d'abord, puisque les autobiographies sont le plus souvent publiées à la fin de la carrière, ou du moins lorsque l'alpiniste a déjà acquis une certaine reconnaissance suite à ses ascensions, la dernière génération d'alpinistes n'est pas représentée dans le corpus étudié³. Ensuite, si l'écriture d'une autobiographie est certes conditionnée par la réalisation d'ascensions reconnues, elle l'est aussi par la possession de dispositions littéraires à l'écriture, qui sont inégalement distribuées en fonction de l'origine sociale et de la trajectoire scolaire⁴. Ce biais est légèrement atténué par le fait que plusieurs autobiographies sont le fruit d'une collaboration avec un coauteur.

Les déterminants sociaux et géographiques de la pratique de l'alpinisme

Au préalable, il nous paraît utile de revenir sur quelques variables sociologiques qui permettent d'expliquer, ou du moins de caractériser, la population des alpinistes de haut niveau. Les deux premières, le milieu social et le sexe, sont des variables classiques. La troisième, l'origine géographique, permet de questionner un présupposé courant : celui selon lequel la probabilité à faire partie de l'élite de l'alpinisme serait plus forte pour les individus nés et éduqués à proximité des montagnes.

¹ Il s'agit en fait de la création de l'École nationale d'alpinisme en 1943, dont la fusion avec le collège national d'alpinisme en 1949 aboutit à la création de l'ENSA.

² Corpus complet en annexe. Ces générations d'alpinistes sont celles qui pratiquent sur la période qui nous intéresse ici.

³ S'ajoute à cela une baisse des publications d'autobiographies ces dernières décennies. On a donc la conjonction d'un effet d'âge et de période.

⁴ Même si nous avons pu mettre au jour des cas d'alpinistes issus de milieux populaires et qui avaient acquis des dispositions littéraires via l'alpinisme (et notamment via la lecture d'ouvrages d'alpinisme), tel Jean-Marie Choffat ou Andy Cave.

L'origine sociale

Y a-t-il un lien entre l'origine sociale et la pratique de l'alpinisme à haut niveau ?

La comparaison des origines sociales des alpinistes français et anglais du corpus autobiographique que nous avons constitué permet de mettre au jour une différence marquée. Sur la période étudiée, les alpinistes anglais sont majoritairement issus de familles bourgeoises : sur vingt-deux alpinistes (vingt et un dont on connaît l'origine sociale), on compte dix alpinistes dont les parents appartiennent aux « *professions* » socialement valorisées⁵, soit 48 % des alpinistes dont l'origine sociale est connue. Au contraire, on trouve une majorité d'alpinistes issus des classes populaires – dix en tout – parmi les vingt auteurs d'autobiographies français, soit plus de 50 % des alpinistes dont l'origine sociale est connue (dix-huit individus sur vingt).

Comment interpréter cette différence d'origines sociales entre alpinistes français et anglais ? Nous allons voir au fil de l'article que l'origine sociale ne peut se comprendre qu'au regard du contexte institutionnel et de l'histoire de l'alpinisme propres à chaque pays⁶. Pratique inventée par la bourgeoisie cultivée (Hoibian, 2008), l'alpinisme commence surtout à se démocratiser après la Seconde Guerre Mondiale. En France, comme on le verra, on peut faire l'hypothèse que l'influence d'institutions comme l'ENSA est cruciale dans ce processus d'ouverture sociale de l'élite alpinistique.

En ce qui concerne la socialisation enfantine, c'est-à-dire la construction dans l'enfance de goûts et de compétences pratiques qui pourront constituer des conditions de possibilité d'entrer dans l'alpinisme, les pratiques culturelles, sportives, voire religieuses de la famille du futur alpiniste jouent bien évidemment un rôle. Il en va de même pour les pratiques dans le cadre scolaire (le lieu et le type d'éducation étant lié à l'origine sociale). Les quelques pratiques et « facteurs » que nous étudions ici, s'ils apparaissent bien dans la plupart des récits, ont ainsi des probabilités différentes et revêtent des modalités différentes selon les milieux sociaux et la nationalité (la lecture, le goût du sport, etc.).

Le sexe

Le lien entre sexe et pratique de l'alpinisme est bien moins complexe. Parmi les alpinistes étudiés, on ne compte que deux Anglaises et deux Françaises (soit 8 % des alpinistes du corpus). Depuis ses débuts, l'alpinisme est une pratique masculine, inventée et pratiquée par des hommes, et qui renvoie

⁵ Cette catégorie professionnelle hybride et propre à l'histoire britannique, formée par les professions libérales, les ingénieurs et les professions intellectuelles, est intraduisible en français (Duriez et al. 1991, 8).

⁶ De la même manière, Carine Erard montre que l'excellence athlétique, étudiée pendant la IV^e République, se comprend comme une « triple rencontre » entre des ressorts institutionnels, culturels, et biographiques, c'est-à-dire entre les caractéristiques institutionnelles de l'espace athlétique, le contexte sociohistorique, et les dispositions socioculturelles des sportifs (Erard, 2004).

à un modèle particulièrement viril de masculinité. Rien d'étonnant à ce que les filles, à moins de posséder certaines caractéristiques spécifiques (dont l'appartenance à un milieu social favorisé) se tournent très peu vers ce sport (Moraldo, 2013).

La proximité des montagnes

En dernier lieu, y a-t-il un lien entre la pratique de l'alpinisme de haut niveau et la proximité géographique des montagnes durant l'enfance ? Un tel lien permettrait d'expliquer, au moins partiellement, l'entrée dans l'alpinisme.

Aussi contre-intuitif que cela puisse paraître, une telle corrélation n'apparaît pas dans notre corpus⁷. Ainsi, parmi les vingt Français, quatre seulement ont passé leur enfance près des montagnes (Terray, Flematti, Chamoux et Lafaille), et cette proximité géographique peut parfois se heurter à de puissantes réticences familiales, comme dans le cas de Terray, dont la famille critique ouvertement les alpinistes.

« Une chose est certaine : ce n'est pas auprès de mes parents que j'ai pu contracter le goût de l'alpinisme. [...] Non seulement mes parents n'avaient jamais fait d'alpinisme, mais ils réprouvaient cette activité et la considéraient comme une folie stupide » (Terray, 1961, 12).

Si la proximité avec les montagnes peut jouer comme une incitation à la pratique de l'alpinisme, comme chez Flematti, initié à la montagne par un chasseur de son village, il existe donc aussi des freins d'autres natures qui peuvent jouer en sens inverse, et qui contribuent à amoindrir son effet. Il y a bien une corrélation, mais celle-ci apparaît entre certains lieux d'origine et certaines manières spécifiques de découvrir l'escalade, qui représente un préalable à l'alpinisme dans la plupart des cas. Ainsi les alpinistes originaires de Paris (soit dix) semblent-ils pour la plupart avoir découvert l'escalade à Fontainebleau. De même, les deux Marseillais du corpus (Rébuffat et Livanos) ont débuté dans les Calanques. Ces parcours différenciés en fonction de l'origine géographique permettent, dans une certaine mesure, d'expliquer des préférences en termes de styles d'alpinisme de prédilection. Par exemple, la préférence de Livanos pour l'escalade artificielle.

Ainsi, force est de constater que notre corpus comprend surtout des individus qui étaient géographiquement éloignés des montagnes pendant leur enfance. Parmi eux, nombreux sont ceux qui insistent sur l'imprévisibilité de leur destin sportif au vu de leurs conditions de vie initiales :

⁷ Voir annexe pour les origines géographiques des alpinistes du corpus.

« L'itinéraire qui m'a conduite à la montagne peut paraître insolite, tant le monde dont j'étais issue lui était étranger. Rien, a priori, ne me destinait à l'alpinisme » (Badier, 2008, 7)

« Je ne suis pas né dans les montagnes, et celles-ci n'ont pas veillé sur ma jeunesse. Jusqu'à l'âge de vingt ans, je ne connaissais rien d'elles [...] » (Seigneur, 1976, 5)

« [Né à Paris], rien ne me prédisposait plus particulièrement qu'un autre à courir les montagnes du monde » (Jaeger, 1979, 79)

« En tout cas, ce n'est pas à Montflanquin que s'est forgé mon goût pour l'altitude : le paysage de mes quatorze premières années était délicieusement vallonné, mais je n'avais jamais vu un sommet » (Batard, 2003, 25)

Parmi les Anglais également, on trouve peu de « grands alpinistes » qui sont nés à proximité des montagnes du nord de l'Angleterre, du Pays de Galles ou d'Écosse. Comme en France, la découverte de l'alpinisme se fait via l'escalade sur des falaises locales (à Harrison's Rocks pour les Londoniens, Stanage pour ceux originaires de Manchester, Ikley pour ceux de Leeds, etc.). La pratique alpine vient ensuite.

Il semblerait donc, du moins à partir du corpus d'autobiographies qui est le nôtre et pour les générations que nous étudions ici, qu'il n'existe pas de corrélation visible entre proximité des montagnes et pratique de l'alpinisme de haut niveau. En fait, cela s'explique au vu des trajectoires sportives des alpinistes : rares sont ceux qui commencent directement par l'alpinisme. La trajectoire classique, pour les alpinistes des deux pays, consiste à commencer par faire de l'escalade, avant d'évoluer vers l'alpinisme dans les Alpes, puis dans des massifs éloignés (Himalaya, Andes, Patagonie, etc.). Rien de surprenant alors à ce que la proximité des montagnes joue finalement si peu. À l'inverse, on pourrait faire l'hypothèse que la proximité de lieux reconnus de pratique de l'escalade (Fontainebleau, le Peak District, etc.) est un facteur plus pertinent à prendre en compte. Un autre facteur pertinent pourrait être la présence d'instances d'encadrement et d'enseignement de l'escalade (clubs, scouts, etc.).

Dans la partie suivante, on pourra voir que l'intérêt pour l'alpinisme – parfois avant même que l'individu n'ait découvert les montagnes – se construit dans l'enfance, via des pratiques qui ont peu à voir avec l'origine géographique : la lecture, les jeux, les comportements scolaires. Les alpinistes ont ainsi beaucoup plus en commun le plan de ces pratiques enfantines que sur celui de l'origine géographique.

Entrer dans l'alpinisme. Socialisation dans l'enfance et origines de la vocation

L'analyse des autobiographies et des entretiens permet d'identifier des points communs entre les individus. La récurrence de certaines données, leur répétition dans une majorité des textes, peuvent constituer l'indice de la présence d'un facteur, d'un schème, d'un comportement dont il faut examiner la pertinence comme élément structurant dans l'entrée dans une carrière d'alpiniste. Ici, nous passerons en revue trois éléments particulièrement signifiants, car présents dans la plupart des récits : les « dispositions à croire »⁸ acquises par la lecture de récits d'alpinisme, des « dispositions à agir » spécifiques, voire des compétences pratiques transférables à l'alpinisme, incorporées via les jeux et les pratiques enfantines et adolescentes, et enfin une attitude de défiance face à l'autorité scolaire, révélatrice de dispositions à l'indépendance.

La construction de croyances dans l'enfance : le rôle de la lecture

Chez les alpinistes, on peut montrer que la lecture constitue un vecteur important d'incorporation de croyances positives et d'idéaux en rapport avec l'alpinisme ou l'aventure en général, qui fonctionnent ensuite comme des conditions de possibilité à l'entrée dans une carrière d'alpiniste. L'alpinisme, via ces lectures sur le mode du divertissement (Poliak et Mauger, 1998), se construit ainsi dans l'imaginaire enfantin comme une activité fantasmée, et l'alpiniste comme un héros. On peut le voir ici chez deux alpinistes de la même génération, Charles Evans (1918-1995) et Lionel Terray (1921-1965) :

« [...] Je lisais sans discernement, du début à la fin, tous les livres sur la montagne et la nature sauvage, et sur les aventures qu'on pouvait y vivre, sur lesquels je pouvais mettre la main. [...] Mais un de ces livres m'a laissé une impression toute particulière. Pour une raison quelconque, *The Making of a Mountaineer*, de Finch, avec ses histoires exaltantes de deux garçons qui découvrent les Alpes, s'était retrouvé dans la bibliothèque de sciences de l'école [...] » (Evans, 1955, 16).

⁸ Dans ses travaux sur les dispositions sociales, définies comme des « propensions, inclinations, penchants, habitudes, tendances, manières d'être persistantes » qui sont les résultats des expériences sociales vécues par les individus (Lahire, 2002, 19), Bernard Lahire distingue les « dispositions à croire », c'est-à-dire les croyances, les « normes, modèles, valeurs, idéaux... » des « dispositions à agir » (Lahire, 2002, 418).

« [...] j'avais découvert dans notre abondante bibliothèque un certain nombre de livres d'alpinisme rapportant des aventures qui me semblaient d'un héroïsme inouï. Sans toujours la comprendre complètement, j'avais dévoré cette littérature avec frénésie. Ces récits alpins avaient forgé dans mon esprit d'enfant imaginatif un monde fabuleux, fait de pics terribles, sans cesse secoués par les tremblements de gigantesques avalanches, de labyrinthes de glace aux crevasses innombrables s'ouvrant à tout moment dans des craquements effroyables, de héros surhumains triomphant de tous ces obstacles au cours d'exploits sans cesse renouvelés » (Terray, 1961, 19).

Le goût pour la lecture et les compétences lectorales étant fortement liés au milieu social (Horellou-Lafarge et Segré, 2007, 83), ce sont les alpinistes issus des milieux les plus favorisés qui citent le plus de lectures enfantines ou adolescentes dans leurs autobiographies. Parallèlement, les alpinistes issus de milieux populaires sont surreprésentés parmi les faibles lecteurs. Il faut également préciser que les garçons sont les seuls à déclarer des lectures enfantines d'alpinisme. Rien de très étonnant à cela quand on sait que le lectorat visé de ce type d'ouvrage, mettant en scène des figures héroïques masculines, est un lectorat masculin, et qu'en outre les années 1950 et 1960 voient apparaître les premiers récits d'alpinisme à destination des jeunes garçons⁹. Les filles, à l'instar de Catherine Destivelle (1960-), ne montrent pas un intérêt particulier pour ces livres :

« En réalité, adolescente, je ne lisais que très peu, voire pas du tout, de récits de montagne. Ces livres me semblaient trop tragiques, ils ne correspondaient pas à l'image que j'avais ou que je voulais avoir de la montagne » (Destivelle, 2003, 169).

⁹ On trouve des titres comme : *Mes galons d'alpiniste* (Pierre, 1964) ; *Un guide raconte* (Rébuffat, 1964) ; *Come climbing with me* (Clark, 1955) ; *The True Book about Everest* (Shipton, 1955) ; *On climbing* (Evans, 1955) *The young mountaineer* (Unsworth, 1959) ; *The real book of mountaineering* (McMorris, 1961) ; *The boy's book of mountains and mountaineering* (Pyatt, 1963), etc.

La construction de compétences dans l'enfance : jeux dangereux et prise de risque

L'enfance et l'adolescence constituent également un temps d'incorporation de « dispositions à agir » qui vont s'avérer autant d'incitations à la pratique de l'alpinisme. Tous les alpinistes qui mentionnent leur enfance dans leur autobiographie¹⁰ évoquent leurs jeux, en extérieur, souvent dangereux, souvent dans la nature, mais aussi pour les citadins dans une ville qu'on explore¹¹. Un point commun de la plupart de ces récits : la prise de risque y est présente, ici chez Julie Tullis (1936-1986) :

« Se défier mutuellement à explorer les caves détruites par les bombes, à sauter de très haut sur des débris de briques et à traverser des réservoirs d'eau d'une profondeur inconnue [aucun d'entre nous ne savait nager] faisait partie des jeux normaux après l'école. Nous jouions à cache-cache dans des maisons à moitié démolies par les bombes, à Tarzan sur des câbles électriques coupés [...] » (Tullis, 1986).

On peut voir dans ces jeux actifs et risqués un prélude à la pratique de la montagne, en ce sens que le futur alpiniste y développe un goût pour l'effort, le risque, le plein-air, l'aventure, congruent avec cette pratique. Certains même mettent en avant les compétences transférables à l'alpinisme qu'ils ont acquis via ces jeux. Yannick Seigneur (1941-2001), par exemple, y voit l'origine de son sens de l'itinéraire et son habitude aux bivouacs, et Jean-Marie Choffat (1956-) celle de sa résistance physique :

« Alors que j'étais à l'école primaire, puis secondaire, chaque moment libre me voyait partir vers la montagne, de jour comme de nuit. [...] C'est peut-être de là que m'est venu ce don de la recherche de l'itinéraire en montagne. Quelques fois je m'amusais, partant d'un point donné, à arriver à un but déterminé. [...] Mes différents bivouacs m'ont surtout appris, dès l'âge de douze ans, que coucher dehors n'est rien, du moins rien au point de vue

¹⁰ C'est-à-dire les « autobiographies complètes ». Cf. annexe.

¹¹ Avec cette particularité pour les générations anglaises nées dans les années 1930 que la ville, en ruine après les bombardements, semble avoir constitué un formidable terrain de jeu. C'est ainsi le cas de Brown, Whillans, ou Tullis.

danger, mais que c'était beaucoup de joie. [...] Je faisais donc mes premières armes » (Seigneur, 1976, 12).

« Cette rusticité, cette habitude à vivre au grand air, quelles que soient les conditions météorologiques, je les ai acquises dans les bois de Mandeuze quand je faisais l'école buissonnière. Là-bas, je parcourais tous les jours, et par tous les temps, plusieurs kilomètres. [...] Seule une activité intense permettait de ne pas trop souffrir du froid. Cette endurance, je l'ai aussi entretenue lors de mon apprentissage en menuiserie. À quatorze ans, je travaillais sur des chantiers où il faisait parfois -15 ou -20 °C » (Choffat, 2006, 98).

À l'instar de Jean-Marie Choffat, les alpinistes issus de milieux populaires qui ont commencé à exercer très jeunes des métiers physiques, semblent avoir acquis sur des chantiers (Flematti ; Brown ; Whillans), dans les champs (Georges) à la mine (Peascod, Cave), ou dans la forêt (Bullock, garde-chasse à seize ans), des dispositions physiques transférables à la pratique de l'alpinisme, comme on le voit chez Bill Peascod (1920-1985), mineur à quatorze ans :

« Marcher cinq kilomètres deux fois par rotation [dans la mine] et remplir vingt barils de charbon, ou les déplacer dans un espace confiné, ou percer, faire exploser, et décharger plusieurs tonnes de pierres n'est peut-être pas une forme idéale de musculation mais ça m'a bien préparé pour l'escalade - psychologiquement et physiquement » (Peascod, 1985, 16).

Le fait que les alpinistes choisissent de mettre l'accent sur ces pratiques de leur enfance et adolescence (qu'il s'agisse de leurs lectures ou de leurs jeux dangereux) peut être vu comme un cas classique d'interprétation de soi par soi qu'on retrouve aussi bien dans les entretiens sociologiques (Lahire, 2002, 392) que dans les récits autobiographiques marqués par « l'illusion biographique » (Bourdieu, 1986). Il s'agit d'en avoir conscience, sans pour autant tomber dans le travers qui consisterait à considérer, justement, ces épisodes comme une construction artificielle et une pure illusion (Moraldo, 2014). Certes, les alpinistes ont une vision rétrospective de leur trajectoire à la lumière de ce qu'ils sont devenus, donnant plus de poids à certains épisodes, mais cela n'ôte pas l'aspect véritablement formateur de ces mêmes épisodes qui, rappelons-le, sont une constante des récits d'alpinistes.

Des formes variables de résistance à l'autorité scolaire

Ces deux « pratiques » importantes de l'enfance et de l'adolescence (la lecture d'ouvrages d'alpinisme et des jeux ou métiers qui marquent le corps), additionnées à d'autres sur lesquelles nous ne revenons pas ici¹², peuvent expliquer certains comportements récurrents chez les futurs alpinistes. Ainsi, les alpinistes du corpus se décrivent souvent comme ayant été des enfants ou des adolescents atypiques, parfois rebelles, qui très tôt affirment d'une façon ou d'une autre leur indépendance. L'école, en particulier, semble être un cadre dans lequel ils ont éprouvé des difficultés à se faire une place et à se plier à l'autorité, « se sentant comme des animaux en cage » à l'instar de Don Whillans (Whillans et Ormerod, 1971, 12). Il est intéressant de constater que ce rejet du cadre scolaire, le principal cadre contraignant durant l'enfance, préfigure d'une certaine façon le rejet d'une carrière professionnelle classique, associée à la « routine », qu'on retrouve plus tard chez ces mêmes alpinistes. Ce rejet prend des formes différentes dans les deux pays, qui traduisent encore une fois des différences historiques et institutionnelles, mais qui témoignent selon nous d'un même schème, à savoir une disposition à l'indépendance, qui s'accompagne d'un refus de l'autorité et de la hiérarchie.

En France, les alpinistes évoquent souvent leurs difficultés scolaires (85 % des autobiographies « complètes »¹³), qui se doublent parfois de comportements contestataires plus ou moins poussés conduisant à diverses sanctions : punitions, renvois, passage devant le juge pour enfant¹⁴. Ils se décrivent comme des « cancre[s] » (Terray), des « enfant[s] terrible[s] » (Desmaison), des « échec[s] au formatage » (Magnone), des enfants « mal parti[s] » (Berardini), des révoltés « renvoyé[s] de collège en lycée, de lycée en collège, pour absence, mauvaise volonté, voir incapacité » (Mazeaud, 1971, 13).

« Pour les élèves et les professeurs, j'étais celui qui refusait toute autorité.

J'étais une brebis galeuse, si bien que les parents des enfants de mon âge ne voulaient absolument pas voir leurs gosses me côtoyer » (Choffat, 2006, 33).

« J'étais assez mal parti. Je suis même passé devant le tribunal pour enfants »

(Berardini, 1974, 20).

¹² La genèse d'une disposition suppose la conjonction de multiples influences socialisatrices, dont ces deux influences spécifiques font partie.

¹³ Cf. annexe en fin d'article pour la distinction entre autobiographies « complètes » et « incomplètes ».

¹⁴ Il faut cependant noter que ces comportements déviants ne sont pas les mêmes qu'il s'agisse d'individus d'origine bourgeoise ou d'origine ouvrière et que, sans surprise, l'échec scolaire caractérise plus fréquemment les alpinistes issus de milieux populaires.

Au Royaume-Uni, les alpinistes sont moins souvent en échec scolaire. Plus nombreux en outre à être issus de milieux favorisés, ils sont neuf à fréquenter des internats privés (soit 40 % des auteurs britanniques). On retrouve chez les Anglais, dans une veine moins contestataire cependant¹⁵, le même désintérêt pour l'école que chez les Français. Parmi les individus bénéficiant d'une éducation privilégiée, ce désintérêt prend des formes spécifiques : il s'incarne en particulier dans un rejet des sports scolaires les plus emblématiques de l'institution scolaire. Ainsi, on observe chez les élèves des *public schools* un dégoût prononcé pour les *games*¹⁶ : tous ceux qui évoquent leur scolarité dans ces écoles font état de ce dégoût (Bonington, Murray, Venables, et Simpson), ainsi que deux alpinistes issus d'écoles moins prestigieuses. Étant donné leur place centrale et le prestige associé au fait de s'y illustrer, plus qu'un dégoût de ces jeux eux-mêmes¹⁷, on peut sans doute lire ce comportement à la fois comme un dégoût de la discipline et de la hiérarchie scolaire, et comme un indicateur de la position atypique, marginale, de ces individus. On a ainsi l'exemple d'individus comme Stephen Venables (1954-) qui, interne dans une *public school*, court tous les matins, joue au tennis, et participe à la « course de 80 km » (*50 miles race*) de son école, mais n'aime pas les sports d'équipe.

« Je ne me suis jamais fait aux sports d'équipe et au gymnase j'en voulais à Mme Buzzoni de nous faire jouer à touche-ballon pendant une éternité, alors que je rêvais de sauter sur les plinths et de grimper sur les espaliers délaissés. Les vacances étaient différentes [...]. J'adorais sauter dans les dunes de sable, traverser les falaises et explorer le grand geyser maritime sur le cap au-dessus de Trevone Bay » (Venables, 2007, 10).

Il se décrit également comme un élève timide et peu populaire, un marginal toléré. On retrouve le même positionnement chez Chris Bonington (1934-):

« J'étais timide et très peu sûr de moi. Les sports d'équipe, au début, étaient un véritable enfer. Je détestais le cricket, avais peur que la balle me fasse mal, et le jeu m'ennuyait profondément, au point que je lisais un livre à la dérobée lorsque j'étais sur le terrain » (Bonington, 2000, 9).

¹⁵ Il s'agit plus d'échec scolaire que de comportements réfractaires à l'autorité.

¹⁶ Les jeux de ballon traditionnels, codifiés dans les *public schools* au XIX^e siècle (Darbon, 2014), et garantissant dans ces écoles un grand prestige aux élèves qui y excellent.

¹⁷ En particulier de la part d'individus qui ne sont par ailleurs pas rétifs à l'exercice physique et sportif.

Dans les deux pays, ce rejet de l'école est plus souvent justifié par un manque d'intérêt que par de réelles difficultés scolaires. Les alpinistes expliquent ainsi leur échec scolaire par le fait qu'ils ne s'investissaient que dans les disciplines qui les intéressaient vraiment, sans se soucier d'échouer dans les autres¹⁸. Ce comportement intransigeant, ce refus de se plier à des règles qu'on ne s'est pas choisies, se retrouve souvent dans leur rapport au travail et, plus tard, dans leur pratique de l'alpinisme (avec, par exemple, le refus de « se vendre » aux sponsors, de subir la pression médiatique, etc.). Ainsi, pour René Desmaison (1930-2007), renvoyé après avoir frappé un professeur de son lycée technique à coups de lime, « plaisir et travail devaient aller de pair » (Desmaison, 2005, 16). Ces propos font écho à ceux de Pierre Leroux (1921-2005), ouvrier ajusteur à seize ans : « Le travail devait à mes yeux présenter un intérêt. S'il devenait répétitif, je ne tardais pas à demander mon compte et, dans la demi-journée qui suivait, j'avais changé d'usine » (Leroux, 1989, 21).

On pourrait objecter que le récit autobiographique contribue à stéréotyper les événements et à souligner les traits qui font apparaître, rétrospectivement, les futurs alpinistes comme des atypiques et des rebelles dès l'enfance. C'est sans doute le cas, mais ce grossissement n'ôte pas la réalité des faits racontés. En outre, il nous renseigne sur la façon dont les alpinistes ont « intérêt » à se présenter. Quand un grand bourgeois à la carrière professionnelle et politique prestigieuse comme Pierre Mazeaud rappelle son « esprit de révolte » adolescent, c'est aussi une façon et de s'inclure dans le groupe des alpinistes en revendiquant ses dispositions à l'indépendance. Le récit, et la présentation de soi à laquelle il donne lieu, permet aussi de se positionner.

L'alpinisme comme vocation

Une découverte sur le mode de la révélation

Les dispositions à croire incorporées pendant l'enfance et l'adolescence, qu'il s'agisse de croyances et de représentations positives (et viriles) associées à l'alpinisme et aux alpinistes via les livres, d'un goût pour le risque ou de dispositions à l'effort, à la résistance et à l'abnégation acquis par des jeux dangereux ou l'exercice d'un métier à un très jeune âge, ou qu'il s'agisse de dégoûts particuliers envers la hiérarchie et la discipline, vont structurer la façon dont l'individu va vivre ses premières expériences d'alpinisme. Chez la totalité des « grands alpinistes » que l'on étudie ici, on peut remarquer qu'elles concourent à une appréhension de la pratique de l'alpinisme sur un certain mode, qui est *systématiquement* celui de la révélation. Ainsi, les dispositions, croyances, représentations, goûts, ou même compétences physiques spécifiques, acquises avant la découverte de l'alpinisme, constituent des

¹⁸ Attitude qui se rapproche du « dilettantisme scolaire » traditionnellement associé aux classes dominantes (Erard, 2004, 112), mais qui caractérise surtout ici des alpinistes de milieux populaires.

conditions de possibilité de la « révélation » que va décrire l'alpiniste dans son récit lorsqu'il raconte sa découverte de l'alpinisme.

« Je sentais que j'avais finalement trouvé ma vocation. [...] C'était de toute évidence ce pour quoi j'étais né. Ce fait m'apparaissait dans toute sa vérité et toute sa simplicité » (Bullock, 2012, 53).

« Dès le premier jour, sur les parois des gorges du Crossey, ma vie a basculé. J'ai su immédiatement que j'étais programmé pour grimper ! [...] Du jour au lendemain, grimper est devenu une obsession, une folie, un besoin irréprouvable [...] » (Batard, 2003, 39).

La révélation que constitue l'alpinisme pour ces individus va de pair avec une lecture vocationnelle de l'alpinisme, par ailleurs étudiée dans d'autres sports (Bertrand, 2012 ; Sorignet, 2010), et qui se caractérise notamment par un investissement passionné dans l'activité, appréhendée sur le mode du « don » (dont on nie la genèse sociale) et vécu de manière désintéressée quand bien même il peut s'agir d'une activité lucrative (Moraldo, 2014).

C'est à la lumière de ce rapport vocationnel à l'alpinisme qu'on peut comprendre l'insatisfaction permanente de ces individus, leur « soif » d'alpinisme jamais épanchée, qu'ils décrivent eux-mêmes comme une addiction, et ce qui peut apparaître comme une course sans fin aux ascensions, aux expéditions, etc. Cette insatisfaction caractérise l'alpiniste du début à la fin de sa carrière, même après qu'il a atteint les objectifs qu'il s'était fixés, comme ici chez Stephen Venables (1954 -), pour qui chaque ascension semble « raviver la faim [d'ascensions] » (Venables, 2007, 64) :

« [...] [J'ai fait] plusieurs ascensions dans le Val Bregaglia, et plus tard dans le massif du mont Blanc, j'ai accumulé plus d'expérience mais je n'ai jamais [...] **vraiment assouvi ma faim pour des ascensions toujours plus grandes plus dures, plus sauvages** »

« Ça avait été un bon voyage, mais j'avais parfois ressenti de **l'insatisfaction, et la faim de quelque chose de plus grand**. À présent, j'étais tendu et anxieux »

« Mon odyssee de quatre mois à travers les montagnes d'Asie Centrale touchait à sa fin, et bien sûr je voulais rentrer à Londres, **mais je n'étais pas rassasié. C'était bon – cette vie dans les montagnes – et je voulais plus de ces aventures** » (Venables, 2007, 43 ; 93 ; 273)¹⁹

Cet appétit insatiable facilite grandement l'apprentissage pratique de l'alpinisme.

Les conditions de l'incorporation : un rapport passionné à l'activité

Si nous sommes revenus sur l'acquisition des « dispositions à croire » et « à agir » dans l'enfance, c'est parce que cette socialisation enfantine constitue le préalable, le socle d'une possibilité d'une lecture de l'alpinisme au prisme de la vocation, et sa découverte au prisme de la révélation. L'apprentissage des compétences techniques alpinistiques qui s'ensuit en est grandement facilité. En effet, le jeune alpiniste qui vit sa pratique sur le mode vocationnel ne ménage pas ses efforts. Il fait montre d'une motivation à toute épreuve et d'un rapport passionné à l'alpinisme qui lui permet rapidement de surpasser les autres, et de se distinguer, renforçant encore plus le sentiment d'être « fait pour ça » caractéristique d'un rapport vocationnel à l'activité.

Les alpinistes décrivent ainsi leur impression d'être « comme un poisson dans l'eau » (Choffat, 2006, 95) dès le début, leur sentiment d'être meilleurs que les autres débutants, voire leur perplexité devant les difficultés évidentes des autres grimpeurs.

« Un dimanche soir où je cherchais vainement une victime pour m'emmener dans une dernière voie, je me suis fait dire sans autre forme de procès, que je pouvais très bien y aller moi-même » (Badier, 2008, 43).

« Les cris pour me prévenir que telle ou telle voie était une « D » ou une « TD » me rendaient perplexe car je ne les trouvais pas dures. De toute façon, je ne savais pas ce que ces termes signifiaient. Les gens faisaient un blocage psychologique sur les voies “dures” » (Brown, 1967, 43).

Ils ne ratent jamais une occasion de pratiquer, et retirent une fierté d'en faire plus que les autres.

¹⁹ C'est nous qui soulignons.

« [...] j'avais la niaque et pas de temps à perdre » ; « J'ai terminé l'année 1971 sur le même rythme effréné d'apprentissage accéléré. Je ne perdais pas une occasion de tenter une ascension » (Batard, 2003, 42 et 47).

« Nous dormions sous des blocs sous Dinas Mot et nous grimpons avec tout le fanatisme de la jeunesse, faisant au moins trois voies par jour ; je me sentais toujours lésé si je quittais la falaise avant la nuit, et je n'ai jamais rêvé d'aller boire dans les pubs le soir » (Bonington, 2000, 18).

Ce rapport passionné et addictif à l'alpinisme explique les progrès rapides, et même fulgurants de certains qui, issus de milieux éloignés de l'alpinisme et des montagnes, rattrapent leur retard en quelques années seulement. Mais la vitesse de l'apprentissage va aussi dépendre de ses modalités précises, dans le cadre d'instances spécifiques que nous allons à présent identifier.

Apprendre l'alpinisme

Une fois que l'individu, souvent pendant l'adolescence, a découvert l'alpinisme et est devenu « mordu », « accro » à la montagne (pour reprendre le vocabulaire utilisé par les alpinistes eux-mêmes), il s'agit pour lui d'acquérir tout un bagage de compétences physiques et techniques lui permettant de pratiquer à un niveau de plus en plus élevé. Cette acquisition s'accompagne d'une pratique dans des massifs de plus en plus diversifiés et de plus en plus lointains. Nous ne reviendrons pas ici sur le processus pratique d'acquisition, dont on parvient à trouver des traces dans les autobiographies, ni sur l'évolution des espaces de pratiques au cours de la trajectoire. Nous choisissons plutôt de mettre l'accent sur les instances d'apprentissage et leur articulation. Où, avec qui, dans quel cadre ces individus ont-ils découvert et appris l'alpinisme ? S'agit-il de cadres informels, d'un apprentissage entre amis ? Ou bien au contraire d'une prise en charge par des institutions : clubs, fédérations, armée ? Les lieux d'apprentissage sont-ils différenciés en fonction de la nationalité ? De la génération ? Du sexe ? De l'origine sociale ? Nous tenterons de mettre au jour de grandes tendances²⁰.

Au vu des trajectoires des alpinistes, quatre lieux d'apprentissage apparaissent : l'apprentissage dans un club ; l'apprentissage en autonomie ou entre pairs ; l'apprentissage dans l'armée ; et l'apprentissage à l'ENSA, qui représente ici un lieu « à part », un passage quasi-obligé en France sans équivalent au Royaume-Uni. Ces différents lieux ne sont pas exclusifs. Ainsi, une des trajectoires types consiste à découvrir l'alpinisme en autonomie, puis à entrer dans un club, et enfin à l'ENSA.

²⁰ Il s'agit bien de « grandes tendances » et non d'une description fine des multiples contextes socialisateurs de la trajectoire d'alpiniste. D'où le fait que certaines étapes ou certaines influences sont absentes de l'analyse.

Des guides aux clubs : le rôle nouveau des clubs

Historiquement, l'institutionnalisation de l'alpinisme passe par la création de clubs nationaux au XIX^e siècle, dont les premiers sont *l'Alpine Club* (AC) au Royaume-Uni (1857) et le Club alpin français (CAF) en France (1874), suivis par d'autres clubs moins importants, souvent des clubs régionaux²¹. La plupart des alpinistes des deux pays semblent avoir fait partie de ces clubs, même si la proportion exacte est difficile à mesurer car l'appartenance à un club n'est pas toujours mentionnée. Historiquement, le club, dont les conditions d'entrée sont plus ou moins strictes, revêt essentiellement une fonction de sociabilité et fonctionne comme un réseau d'alpinistes déjà expérimentés. L'AC est ainsi un club fermé, réservé aux hommes jusqu'en 1974, et dans lequel on doit non seulement être parrainé, mais avoir effectué une liste d'ascensions prédéfinies. Le CAF se veut plus démocratique : on y rentre par cooptation sans conditions préalables. Cependant, jusqu'aux années 1940, le club n'est pas considéré comme un lieu d'apprentissage pour les novices. Ces derniers peuvent certes y trouver des compagnons, mais l'initiation est le plus souvent laissée aux guides²², et plus rarement assurée par des alpinistes plus qualifiés. Ceci n'encourage pas une démocratisation du sport, surtout accessible à ceux en mesure de s'offrir des guides. Pendant la guerre, suite à une refonte des institutions de montagne et une redéfinition du métier de guide, l'initiation au sein des clubs devient permise en France, par exemple avec l'apparition en 1940 de moniteurs bénévoles du CAF. En 1940, Pierre Leroux (1921-2005) adhère ainsi au CAF après avoir rencontré un de ses tout nouveaux moniteurs à Fontainebleau.

« Au printemps 1940, j'ai découvert la forêt de Fontainebleau où je me rendais en train, pour des marches à travers bois. J'y voyais parfois des grimpeurs de rocher que je regardais avec passion. Un jour, à la Dame-Jeanne, me voyant médusé en bas des voies, l'un d'eux m'a demandé si cela m'intéresserait de grimper aussi. C'était Fernand G. un moniteur du Club alpin français. J'avais l'esprit ouvert à tout ce qui était nouveau et j'ai immédiatement accepté, ayant la chance que mes premiers essais soient couronnés de succès et que le moniteur m'invite à revenir. [...] Dans ce milieu, j'ai commencé à entendre

²¹ Plus exactement, le CAF (aujourd'hui FFCAM) fonctionne comme une fédération de clubs régionaux. Quant à l'AC, il est un des nombreux clubs indépendants qui existent au Royaume-Uni, regroupés depuis 1944 sous l'égide du *British Mountaineering Council* (BMC), mais demeurant fortement attachés à leur autonomie.

²² On peut citer à l'appui l'exemple de Nea Morin (1905-1986), qui demeure *graduating member* (c'est-à-dire membre aspirant) au *Ladies Alpine Club* pendant des années car elle ne peut pas payer des guides pour l'emmener faire les ascensions permettant l'accès au statut de membre à part entière.

parler de montagne tant et si bien qu'avec une immense fierté j'ai adhéré au Club alpin français et que bientôt je devins moi-même moniteur d'escalade, bénévole bien entendu » (Leroux, 1989, 26).

Parmi les Français étudiés, la proportion de ceux qui ont été *pris en charge* par un club, ou qui ont *suivi un stage d'initiation* dans une structure spécialisée (camps UCPA, colonies, etc.), passe ainsi de 0 % à 55 % (soit onze alpinistes) entre l'avant-guerre et l'après-guerre (80 %, soit neuf alpinistes, lorsqu'on prend en compte uniquement les autobiographies complètes). Si l'on regarde qui sont les alpinistes pour qui le club est *le seul* lieu d'apprentissage²³, c'est-à-dire ceux qui ne peuvent compter *que* sur un club pour entrer dans l'alpinisme, on a, sans surprise, exclusivement des alpinistes issus de milieux populaires, isolés (géographiquement ou socialement) des milieux alpinistiques et ne possédant pas les ressources financières pour embaucher des guides. La politique nouvelle adoptée après la guerre, d'éducation et de formation à la montagne (grâce aux « moniteurs » et « chefs de cordée » nouvellement formés) porte ses fruits puisqu'elle bénéficie à des populations qui n'avaient pas accès à l'alpinisme auparavant.

Au Royaume-Uni également, on observe le même tournant dans le rôle des clubs. Le club devient, avant la guerre déjà, un lieu possible d'entrée dans l'alpinisme pour des individus qui en sont éloignés, à l'instar de Bill Murray (1913-1996), qui écrit : « Il y avait peu de grimpeurs [en Écosse]. Pour trouver des compagnons dans les années 1920²⁴, un débutant devait entrer dans un club » (Murray, 2002, 25). Ainsi, sur dix alpinistes de la génération précédente (nés entre 1880 et 1910), seuls deux sont entrés dans l'alpinisme via un club²⁵, les autres étant initiés principalement par des guides. La tendance s'inverse pour la génération suivante (nés entre 1910 et 1940²⁶) où huit alpinistes sur dix sont initiés dans le cadre d'un club, et aucun ne l'est par des guides. Malgré l'absence d'instances de formation institutionnalisées²⁷, le club est donc devenu, comme pour les Français, le lieu où rencontrer des grimpeurs et être initié à son tour.

Une des principales différences avec la France est sans doute l'apparition au Royaume-Uni de clubs composés exclusivement d'alpinistes de milieux populaires. Les premiers, à l'instar du *Creagh*

²³ On ne compte pas ici les alpinistes qui ont pu bénéficier de l'apprentissage dans un club *et* dans un ou plusieurs lieu traditionnel d'apprentissage (guides, famille, groupe de pairs). On compte parmi ces alpinistes des individus comme Leroux, Rébuffat, Paragot, ou encore Choffat ou Batard.

²⁴ Plus exactement, il s'agit de la toute fin des années 1920 et surtout des années 1930.

²⁵ Frank Smythe (1900-1949) et Colin Kirkus (1910-1940).

²⁶ Le principe de ce découpage générationnel est le suivant : la génération (1880-1910) pratique surtout avant la guerre et la génération (1910-1940) après.

²⁷ Au Royaume-Uni, le premier *mountain centre* n'apparaît qu'en 1950 et la qualification officielle d'instructeur en 1964.

Dhu Mountaineering Club de Glasgow (Connor, 1999, 42), voient le jour dans les années 1930 dans les grandes villes ouvrières du Nord touchées par le chômage. Ils regroupent de jeunes ouvriers, encore célibataires et vivant chez leurs parents. Un des plus célèbres, le *Rock and Ice* de Manchester, compte parmi ses membres plusieurs des meilleurs alpinistes anglais d'après-guerre, dont les célèbres Joe Brown (1930-) et Don Whillans (1933-1985). Comme les autres clubs, et quand bien même ils s'opposent sur bien des points à l'esprit des clubs traditionnels en se voulant anti-establishment, ces clubs ouvriers sont des lieux de sociabilité (masculine) et permettent à des individus éloignés des réseaux traditionnels de se constituer un réseau et d'obtenir des informations à une époque où la publication de guides n'en est qu'à ses balbutiements.

Apprendre en autonomie

Les différents lieux d'apprentissage ne s'excluent pas. Certains individus vont ainsi découvrir l'alpinisme (presque toujours via l'escalade) seuls ou en compagnie d'autres novices, pratiquer quelque temps en autonomie, puis être pris en charge par un club. En outre, au sein d'un club, les alpinistes débutants sont parfois amenés à se regrouper et à pratiquer en autonomie. Simone Badier (1936-) illustre bien ces allers-retours entre l'autonomie et la pratique encadrée : elle découvre l'escalade à Fontainebleau lors d'une promenade avec son mari ; ils pratiquent seuls, puis rejoignent le CAF où Simone, grimpeuse assidue, rencontre Daniel, un autre apprenti alpiniste avec qui, hors des rangs du CAF, elle tentera des ascensions de plus en plus dures. On a également le cas de Marc Batard (1951-), initié à l'alpinisme à dix-huit ans dans un club. Deux mois plus tard, il part vivre dans les Alpes pour parfaire son apprentissage, à l'UCPA mais aussi en autonomie, avant d'entrer à l'ENSA.

Rares sont les alpinistes dont l'apprentissage s'est effectué à l'écart de toute institution de formation. En France, on n'en trouve aucun puisque, on le verra ensuite, l'armée vient toujours in fine compléter une formation initiale en autonomie. Au Royaume-Uni, c'est surtout le cas d'alpinistes de la dernière génération étudiée (six parmi les douze nés entre 1940 et 1975 n'ont jamais fait partie d'un club, même si deux d'entre eux ont suivi un stage d'initiation avant de pratiquer seuls). Pour cette génération, et notamment pour les plus jeunes (nés après 1965), l'entrée dans un club est devenue moins nécessaire que pour les générations précédentes. En effet, avec la diffusion de l'escalade, notamment dans les villes du nord du pays, il est plus facile qu'auparavant de trouver des compagnons et des initiateurs hors des clubs, par exemple dans les salles d'escalade. Ceci explique d'ailleurs le fait que tous les grimpeurs de cette génération partent vivre à Sheffield, haut lieu de l'escalade au Royaume-Uni, à un moment donné de leur apprentissage. Par ailleurs, la publication exponentielle de manuels d'alpinisme et de topoguide rend possible l'apprentissage en autonomie.

Le jeune alpiniste qui apprend en autonomie, seul ou avec un autre débutant, met en place des stratégies d'apprentissage. L'une d'entre elle s'avère ainsi être la lecture d'ouvrages d'alpinisme. Qu'il s'agisse de manuels conçus dans ce but, de récits d'ascensions, ou encore d'autobiographies, ces livres

constituent des ressources pour le débutant. Pour reprendre la terminologie de Claude Poliak et Gérard Mauger, il s'agit de « lectures didactiques », c'est-à-dire « vouée à l'acquisition méthodique et sérieuse de connaissances destinées à en faire usage » (Poliak et Mauger, 1998, 4). Ce type de lecture participe alors non plus de l'acquisition de croyances comme c'était le cas des « lectures de divertissement » enfantines, mais bien de compétences pratiques applicables en terrain alpin, du vocabulaire technique aux itinéraires, à la manière d'éviter des avalanches, d'assurer, etc. Les novices y apprennent également quelles sont les « bonnes manières » de pratiquer et les règles éthiques à respecter. Au Royaume-Uni, où la formation demeure longtemps moins institutionnalisée qu'en France, et où les débutants entrent moins rapidement dans des clubs, les lectures semblent jouer un rôle plus important dans l'apprentissage de l'alpinisme. C'est en particulier le cas des alpinistes des milieux les plus populaires, éloignés des milieux alpinistiques et dont beaucoup connaissent une période de pratique solitaire. Ces derniers se cantonnent souvent dans un premier temps à un auto-apprentissage, sur les falaises locales, à l'aide de livres. C'est par exemple le cas de Nick Bullock (1965-), qui découvre l'alpinisme sur le tard, à vingt-six ans, et apprend en partie grâce aux livres et en partie en suivant des stages de formation. Dans l'extrait suivant, on peut voir qu'il « connaît » déjà la technique du verrou (*hand jam*) pour avoir lu les ouvrages des alpinistes des années 1950, Joe Brown en particulier.

« Une fissure de l'épaisseur d'un poing traversait le toit. Il était évident que la technique requise pour remonter cette monstruosité était celle du verrou, sur laquelle j'avais tellement lu. Je me suis dit : "C'est parti !". Je voulais désespérément répéter les exploits et les expériences des gourous du gritstone des années 1950 » (Bullock, 2012, 70).

Le rôle de l'armée

L'armée peut être considérée comme une instance de formation à l'alpinisme. Sur ce point, on touche à une différence majeure entre les deux pays. En France, le service militaire joue un rôle central dans la trajectoire des alpinistes nés entre 1920 et 1960. L'armée, en prenant le relais des clubs pour former des individus qui étaient éloignés (socialement ou géographiquement) de l'alpinisme, constitue un véritable sas d'entrée dans une carrière d'alpiniste, et pour beaucoup un prélude à l'ENSA.

La génération des alpinistes nés entre 1919 et 1923 est spécifique, en tant qu'elle est composée d'individus tout juste assez vieux pour être appelés au STO mais pas assez pour être mobilisés au début

de la guerre, que la plupart devancent en s'inscrivant à Jeunesse et Montagne²⁸ (à l'exception de Leroux, qui s'inscrit dans les éclaireurs-skieurs), où ils suivent des stages poussés de chefs de cordée, encadrés par des guides.

Parmi les alpinistes nés entre 1919 et 1960, douze (sur quatorze alpinistes hommes) mentionnent leur service militaire²⁹. Tous les douze l'ont effectué en montagne. Pour certains, l'armée est même le lieu principal d'apprentissage de l'alpinisme. C'est le cas de René Desmaison (1930-2007), alors Parisien, qui se met à l'escalade à Fontainebleau après avoir appris son incorporation dans l'infanterie alpine à Briançon : « C'est ainsi que l'idée de gravir les montagnes fit lentement son chemin. En attendant, chaque week-end, Pierre et moi allions grimper sur les rochers de la forêt de Fontainebleau [...] » (Desmaison, 2005, 27). C'est à l'armée qu'il apprend le ski, fait ses premières ascensions, découvre la haute montagne, « découvrant » ainsi sa vocation :

« [...] ma vie avait changé, je n'avais plus guère d'aspiration pour l'activité commerçante. [...] Je tournais en rond du matin au soir, attendant impatiemment le samedi, les amis, en route vers les rochers de Fontainebleau, les falaises du Saussois de Merry-sur-Yonne. Grimper à n'en plus pouvoir. L'armée m'avait fait découvrir – ce qui semblera paradoxal – une liberté, une indépendance que je m'étais promis de ne jamais endiguer » (Desmaison, 2005, 38).

Yannick Seigneur (1941-2001) est un autre alpiniste pour qui l'armée a constitué un véritable tournant. Incorporé à l'École militaire de haute montagne à Chamonix, il acquiert de nouvelles compétences et son « envie de montagne se transforme en obsession » :

« Ce passage sous les drapeaux sera salutaire pour moi : il va me faire évoluer au point de vue connaissance de la montagne d'une manière extraordinaire et surtout, grâce à lui, je découvrirai des amis nouveaux [...] Dans les situations dangereuses, les 2^e classe que nous sommes se trouvent en première ligne et je me demande si ce ne fut pas là le point de départ de nos ambitions futures.

²⁸ Rattachée d'abord aux chasseurs alpins (1940), puis à l'armée de l'air (1941), puis aux *Chantiers de la jeunesse* (1943), JM consiste en des stages de huit mois, où se portent volontaires des jeunes gens de plus de dix-huit ans (ce qui leur permet, en fait, de devancer l'appel dans le service national obligatoire) (Hoibian, 2002).

²⁹ Les quatre nés après 1960 (dont une femme) ne mentionnent pas leur service militaire, et nous n'avons pas d'information sur le sujet.

Un secours à la face ouest des Petites Jorasses de nuit, et puis au pilier Bonatti pour des Yougoslaves dans le mauvais temps, vont nous faire gravir une marche dans notre connaissance de la vie montagnarde » (Seigneur, 1976, 54 et 53)

Au Royaume-Uni, l'armée ne joue en rien le même rôle. Les alpinistes la voient essentiellement comme une contrainte qui les éloigne des montagnes : « J'utilisais toutes mes permissions pour aller rejoindre des amis en montagne », écrit Joe Brown (Brown, 1967, 47). Rares sont ceux qui parviennent à tirer leur pratique de l'alpinisme à leur avantage, en y devenant par exemple instructeurs d'escalade (Bonington³⁰, Noyce). Pour les Anglais, l'armée est vue comme du temps perdu loin des montagnes, alors qu'elle permet aux Français de s'en rapprocher.

L'ENSA, une institution sans pareille

À l'instar de l'armée (et pour certaines générations en lien direct avec lien direct avec l'expérience militaire, comme pour les alpinistes de JM), l'ENSA joue un rôle crucial dans la carrière de l'élite de l'alpinisme en France, rôle qu'on ne retrouve pas chez son équivalent britannique (BMG). Ceci s'explique tout d'abord par l'ancienneté relative de l'ENSA : créée en 1975, le BMG apparaît trente ans après l'ENSA. Bien que des certificats et des diplômes d'instructeurs et de guides existent déjà au Royaume-Uni depuis la création du *British Mountaineering Council* (BMC) en 1944, ces derniers ne valent qu'au Royaume-Uni, et il faut attendre 1977, deux ans après la création du BMG, pour que celui-ci ne soit incorporé dans l'Union internationale des associations de guides de montagne (UIAGM, créée en 1965 par les pays alpins : France, Italie, Suisse, Autriche), c'est-à-dire pour que les diplômes de guides distribués par le BMG ne soient reconnus internationalement, au même titre que ceux de l'ENSA.

Cette présence institutionnelle plus tardive a un impact important sur les trajectoires des alpinistes étudiés. Ainsi, 65 % des alpinistes de notre corpus sont passés par l'ENSA, soit treize alpinistes. Parmi les sept alpinistes restants, on trouve une majorité d'alpinistes issus des classes supérieures, dont les deux femmes du corpus (Catherine Destivelle et Simone Badier). Cette surreprésentation des classes supérieures parmi les non-guides n'est pas surprenante, le métier de guide pouvant s'apparenter à un déclassement social pour ces individus. Parmi les guides issus des classes supérieures, au nombre de trois, on voit d'ailleurs que ce choix n'est pas toujours immédiat ni évident. Lionel Terray (fils de médecin) raconte ainsi la déception de son père face à son échec scolaire et à son

³⁰ Chris Bonington (1934-) est le seul alpiniste anglais qui ait apprécié l'armée. Il fut militaire quelques années avant de devenir commercial, puis alpiniste professionnel. Son rôle de chef et d'organisateur d'expéditions dans les années 1970 n'est pas sans lien avec son passé de militaire.

choix de ne pas faire d'études. Lionel Daudet (fils d'instituteurs) déclare quant à lui dans une interview qu'il ne voulait pas devenir guide :

« Je n'ai jamais voulu devenir guide. Cela ne m'intéressait pas... mais j'ai quand même fini par le devenir, et j'aime ce métier que j'exerce très occasionnellement. Quand j'étais jeune, je ne m'imaginai pas vivre de l'alpinisme. [...] J'ai alors suivi des cours de physique à l'université »³¹.

Quant à Nicolas Jaeger (fils d'une journaliste et d'un producteur de cinéma), il exerce deux métiers : guide et médecin. On trouve également parmi les « non-guides » Guido Magnone (1917-2012), qui lorsque l'ENSA est créé, a près de trente ans et déjà une carrière professionnelle et qui, par ailleurs, effectue en 1947 un stage de chef de cordée au collège national d'alpinisme et de ski, l'ancêtre de l'ENSA. Enfin, on y trouve la cordée Paragot-Bérardini, deux alpinistes parisiens issus des classes populaires, dont l'un – Robert Paragot – dit avoir hésité à devenir guide comme plusieurs de ses amis parisiens. Cette hésitation n'est pas étonnante à l'époque, chez un individu éloigné géographiquement des montagnes, issu d'un milieu ouvrier et donc également éloigné socialement de la montagne, et exerçant un métier (réparateur de machines à écrire) ne lui permettant de pratiquer l'alpinisme que pendant ses jours de congé. Une des raisons évoquées dans les autobiographies au choix du métier de guide est souvent celle-ci : se rapprocher des montagnes et pouvoir pratiquer tous les jours. Ainsi, tout comme l'armée à la même époque, l'ENSA fournit une porte d'entrée dans l'alpinisme à des individus dont les probabilités de pratiquer sont limitées. La rupture est forte avec les générations précédentes, et cela dès la création de l'ENSA et, juste avant, des organisations qui la préfigurent ou qui remplissent les mêmes fonctions de formation³². Dans ces institutions, les futurs alpinistes ont pu parfaire leurs compétences alpinistiques et, plus encore, découvrir le métier de guide en étant, pour plusieurs d'entre eux, mis en position d'instructeur (Terray, Rébuffat, Leroux). Certains ont en outre suivi les stages de chef de cordée au collège national d'alpinisme et de ski (collège des Praz) avant que l'ENSA ne soit créée. La trajectoire de Pierre Leroux (1921-2005), jeune ouvrier parisien, illustre bien la rupture biographique qu'a pu constituer, pour ces générations, le passage par ces institutions de formation pendant la guerre. Après avoir été formé en 1944 dans le corps des éclaireurs-skieurs, il est envoyé diriger un camp de formation de l'EHM, où il apprend à la fois l'alpinisme et le métier de guide³³ :

³¹ Entretien avec Lionel Daudet disponible sur : <http://runners-to-the-pole.com/2013/10/19/entretien-avec-lionel-daudet-aventurier-sur-toute-la-ligne/>

³² Jeunesse et Montagne, ou encore l'École de haute montagne pour la génération charnière 1919-1923.

³³ À l'instar d'autres alpinistes de la même génération, comme Lionel Terray qui, à JM, est lui aussi mis très rapidement en charge d'un groupe (Terray, 1961, 62-65).

« Ce nouvel épisode a dû contribuer beaucoup, quoique toujours insensiblement, à m'orienter vers le métier de guide. Avec le passé d'alpiniste très restreint qui était le mien, je me suis retrouvé dirigeant de ce qui était en fait un camp d'alpinisme [...]. J'avais vingt-quatre ans et les stagiaires étaient de jeunes citadins volontaires, à peine moins âgés que moi. Quand je repense à tout cela, je me dis que nous étions de vrais branquignols... je n'avais fait que cinq courses dans le massif et n'avais pas même encore mis les pieds sur la Mer de Glace. [...] Quoique relativement débutant, je me suis donc pratiquement retrouvé en situation de professionnel. Et cela a marché ! Lorsque [la guerre] avait éclaté, je commençais tout juste à prendre conscience de mon goût pour la montagne. En 1945, celle-ci avait pris, sans à-coups, progressivement, la première place dans ma vie. Non seulement je n'envisageais plus de m'en passer mais je n'imaginai pas autre chose que d'y vivre en tant que moniteur et que guide » (Leroux, 1989, 39).

Pierre Leroux suit ensuite un stage de « chef de cordée » au collège des Praz, au milieu de stagiaires « particulièrement motivé[s] ».

« Notre handicap était lourd, en vérité, mais nous étions animés d'une volonté de réussir et d'une foi immense » (Leroux, 1989, 43).

Un autre stage le promeut moniteur de ski, et un dernier (le stage de « chef de course » du Collège des Praz, juste avant que celui-ci ne devienne l'ENSA) guide en 1947.

La formation à l'ENSA semble constituer une étape quasi-obligée dans la trajectoire des « grands alpinistes » français nés à partir des années 1920. Cette homogénéité des trajectoires, qui se poursuit en se renforçant pour les générations suivantes (les alpinistes nés à partir de 1930 sont 85 % à passer entre les mains de l'ENSA, 100 % si on compte uniquement les hommes), est une spécificité française. Ceci nous permet de conclure que le passage par l'ENSA, pour l'élite de l'alpinisme en France, s'apparente en quelques sortes à un « rite de passage » et l'ENSA à une institution qui « consacre et légitime » l'élite de l'alpinisme (Bourdieu, 1982, 58).

En Angleterre, seuls deux alpinistes du corpus, soit 9 %, exercent le métier de guide, dont un seul³⁴ formé par le BMG : Andy Cave (1967-). Sept d'entre eux évoquent des périodes (de quelques mois à quelques années) où ils ont été instructeurs d'escalade ou d'alpinisme free-lance ou dans des *outdoor centres*, ces centres d'initiation aux pratiques de plein-air, sans mentionner toutefois l'obtention des diplômes ou des qualifications nécessaires. Plusieurs facteurs entremêlés peuvent expliquer ces différences majeures entre la France et le Royaume-Uni.

Tout d'abord, la présence institutionnelle plus tardive et moins ancrée d'une instance de formation des guides au Royaume-Uni contribue à faire du métier de guide un débouché moins envisageable qu'en France, quand bien même il existe des massifs montagneux au Royaume-Uni et quand bien même les guides formés au Royaume-Uni peuvent exercer à l'extérieur de leur pays d'origine, notamment dans les Alpes³⁵. On le voit en comparant le nombre de guides du BMG (cinq seulement en 1947, un peu plus de 200 aujourd'hui en comptant les aspirants-guides³⁶) et le nombre de guides du Syndicat national des guides français (1 600 guides actifs). Le fait que le métier de guide ne fasse pas partie des débouchés évidents, comme en France, pour celui qui voudrait se consacrer à l'alpinisme, est d'ailleurs illustré par l'insistance, propre aux autobiographies anglaises, sur la nécessité de vivre l'alpinisme sur le mode de la vocation et de la passion, et par la mise à distance de l'activité de guide comme une activité lucrative et répétitive remettant en cause cette approche. En quelque sorte, les alpinistes anglais présentent le métier de guide comme antithétique d'une pratique passionnée de l'alpinisme, c'est-à-dire nécessairement désintéressée. Ceux qui ont été instructeurs ou guides saisonniers justifient ainsi leur choix final de ne pas en faire leur métier, à l'instar de Doug Scott (1941-) ou encore de Nick Bullock (1965-). « Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que je venais de passer deux semaines de beau temps à faire le guide quand j'aurais pu moi aussi me concentrer sur un gros objectif », écrit Scott, après été guide un été dans le massif du mont Blanc (Scott, 1992, 11). Bullock, quant à lui, passe plusieurs qualifications d'instructeur (*leader's awards*), sans intention de le devenir et de « perdre son temps dans les montagnes à guider des étrangers par la main » : « J'ai cependant réalisé rapidement qu'il y aurait peu d'intérêt pour moi à enseigner l'alpinisme. Je voulais juste aller grimper pour ma propre satisfaction et mon plaisir personnel » (Bullock, 2012, 114 et 72).

Ce phénomène est renforcé par le recrutement social traditionnel de l'élite alpinistique britannique, parmi les catégories favorisées. Au Royaume-Uni, l'alpinisme recrute plus souvent parmi les populations éduquées, par exemple dans les universités. Les alpinistes sont alors moins enclins à abandonner des carrières professionnelles prestigieuses pour le métier de guide, qui peut apparaître comme un déclassement. Mais la causalité joue également en sens inverse : parce que le métier de guide ne fait pas partie des débouchés les plus envisageables, moins d'alpinistes de milieux populaires ou

³⁴ Le second guide est Gwen Moffat (1924-), la première femme guide à exercer au Royaume-Uni.

³⁵ Il est vrai que le facteur géographique joue, mais sans doute moins qu'on pourrait le croire.

³⁶ Chiffres disponibles sur le site du BMG : <http://www.bmg.org.uk/index.php/eng/About-the-BMG>

éloignés de l'alpinisme sont amenés à consacrer leur vie à l'alpinisme, car il faut pour cela posséder des compétences langagières, littéraires, organisationnelles, nécessaires au métier d'alpiniste professionnel (qui implique de communiquer, d'écrire, de rechercher activement des financements, etc.), des compétences qui sont fortement liées au milieu social. Ainsi, les alpinistes issus de milieux favorisés, plus nombreux Outre-Manche, sont surreprésentés parmi les alpinistes professionnels du corpus, c'est-à-dire ceux qui arrivent à vivre uniquement des retombées médiatiques de leurs ascensions et des sponsors : ils représentent 50 % des alpinistes professionnels français et 62 % des alpinistes professionnels anglais³⁷. À l'inverse, si l'on regarde ceux qui ont exercé à un moment le métier d'instructeur ou de guide au Royaume-Uni, ils sont plus de 70 % à être issus des classes populaires.

Conclusion

On le voit, dans l'apprentissage de l'alpinisme, l'ENSA arrive « en bout de chaîne », et son action formatrice intervient après celle de diverses institutions et instances de socialisation. Passage quasi-obligé en France pour qui fait partie de l'élite alpinistique, il n'en est pas de même au Royaume-Uni où le contexte institutionnel et social de l'alpinisme de haut niveau est différent. D'où l'intérêt de questionner l'articulation des différentes instances de socialisation à l'alpinisme.

En outre, « passer par » l'ENSA (ou par toute autre instance de formation) ne signifie pas nécessairement y « apprendre l'alpinisme ». En effet, c'est la façon dont le passage à l'ENSA s'inscrit de manière originale dans la trajectoire personnelle de chacun des alpinistes qui permet de déterminer son impact sur l'acquisition de compétences alpinistiques. Pour certains, éloignés de l'alpinisme, et qui sont pris en main assez jeunes par l'institution, le rôle de l'ENSA³⁸ est fondamental. Pour d'autres, déjà initiés, elle remplit davantage un rôle de validation des compétences que d'apprentissage. Sans oublier que l'ENSA, comme les clubs, joue également un rôle important de sociabilité, en mettant en relation des alpinistes de bon niveau qui pourront ensuite pratiquer ensemble hors du cadre institutionnel. Pour des générations d'alpinistes plus récentes, non étudiées dans cet article³⁹, il semblerait que l'ENSA joue surtout ces rôles de validation et de sociabilité, notamment parce qu'elle intervient après le passage des futurs grands alpinistes par les équipes nationales FFME (créés en 1988) ou les groupes excellence de la FFCAM (1990).

³⁷ Alors qu'on compte 35 % d'alpinistes issus de milieux favorisés parmi les Français, et 48 % parmi les Anglais, soit une différence respectivement de 15 et 14 points de pourcentage.

³⁸ Et des organisations antérieures : JM, le collège des Praz, etc.

³⁹ Mais qui font l'objet d'un travail à partir d'entretiens, réalisés avec des alpinistes nés dans les années 1970.

Ceci amène la question de ce qu'on apprend, en termes de pratiques concrètes mais également en termes « d'idéologie » de l'alpinisme⁴⁰, dans les différentes institutions évoquées dans la dernière partie. Cette question, que nous n'avons pas traitée ici, ouvre des perspectives intéressantes⁴¹.

Bibliographie

Corpus autobiographique

- Badier, S. (2008). *La dame de pic*. Chamonix : Guérin.
- Batard, M. (2003). *La sortie des cimes*. Grenoble : Glénat.
- Bonington, C. (2000). *Boundless horizons, the autobiography of Chris Bonington*. London: Weidenfeld and Nicolson.
- Brown, J. (1967). *The hard years*. London: Phoenix.
- Bullock, N. (2012). *Echoes: One Climber's Hard Road to Freedom*. London: Vertebrate Publishing.
- Choffat, J.-M. (2006). *La vie à pleines mains: Au-delà du cancer*. Pontarlier : Éditions du Belvédère.
- Connor, J. (1999). *Creagh Dhu Climber: The Life and Times of John Cunningham*, London: Ernest Press.
- Desmaison, R. (2005). *Les forces de la montagne, mémoires*. Paris : Hoebeke.
- Destivelle, C. (2003). *Ascensions*. Paris : Arthaud.
- Evans, C. (1955). *On Climbing*. London: The Countryman Press.
- Jaeger, N. (1979). *Carnets de solitude*. Paris : Denoël.
- Leroux, P. (1989). *Guide*. Paris : Arthaud.
- Mazeaud, P. (1971). *Montagne pour un homme nu*. Paris : Arthaud.
- Murray, W.H. (2002). *The Evidence of Things Not Seen: A Mountaineer's Tale*. London: Bâton Wicks.
- Paragot, R., & Berardini L. (1974). *20 ans de Cordée*. Paris : Flammarion.
- Peascod, B. (1985). *Journey after dawn*. Cumbria: Cicerone.
- Scott, D. (1992). *Himalayan Climber, a lifetime's quest to the world's greater ranges*. London : Diadem.
- Seigneur, Y. (1976). *La conquête de l'impossible*. Paris : Flammarion.
- Terray, L. (1961). *Les conquérants de l'inutile. Des Alpes à l'Annapurna*. Paris : Gallimard.

⁴⁰ Au sens de « système de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) » (Althusser, 1966, 258).

⁴¹ La socialisation à un alpinisme martial et héroïque dans le cadre des institutions militaires d'après-guerre fait l'objet d'un travail en cours.

- Tullis, J. (1986). *Clouds from both sides*. London: Grafton Books.
- Venables, S. (2007). *Higher than the eagle soars, a path to Everest*. London Hutchinson.
- Whillans, D. & Ormerod, A. (1971). *Don Whillans, portrait of a mountaineer*. London: Penguin Books.

Références sociologiques et historiques

- Althusser, L. (1966). *Pour Marx*. Paris : Maspero.
- Bellefon, R. de. (2003). *Histoire des guides de montagne*. Bayonne : Cairn Milan.
- Bertrand, J. (2012). *La fabrique des footballeurs*. Paris : La dispute.
- Bourdieu, P. (1982). « Les rites comme actes d'institution ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 43, 1, pp. 58-63.
- Bourdieu, P. (1986). « L'illusion biographique ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-62, 2, pp. 69-72.
- Darbon, S. (2014). *Les fondements du système sportif. Essai d'anthropologie historique*. Paris : L'Harmattan.
- Duriez, B., Pinçon-Charlot, M., Pinçon, M. & Ion, J. (1991). « Institutions statistiques et nomenclatures socio-professionnelles. Essai comparatif : Royaume-Uni, Espagne, France ». *Revue française de sociologie*, 32, 1, pp. 29-59.
- Erard, C. (2004). « La dynamique socio-culturelle de l'élite athlétique française sous la IVe République : essai d'analyse prosopographique ». *Science & Motricité*, 53, pp. 105-118.
- Hoibian, O. (2002). « Jeunesse et Montagne, Fleuron de la révolution nationale ou foyer de dissidence ? ». In Arnaud P., Terret T., Gros P. Saint-Martin J.-P. (dirs.), *Le sport et les Français pendant l'Occupation 1940-1944*. Paris : L'Harmattan, pp. 313-324.
- Hoibian, O. (2008). *L'invention de l'alpinisme*. Paris : Belin.
- Horellou-Lafarge, C. & Segré, M. (2007). *Sociologie de la lecture*. Paris : La Découverte.
- Lahire, B. (2002). *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*. Paris : Nathan.
- Moraldo, D. (2013). « Les rapports entre les genres dans l'alpinisme français et anglais ». *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine*, 1, 101.
- Moraldo, D. (2014). « Analyser sociologiquement des autobiographies ». *SociologieS*.
- Poliak, C.-F. & Mauger, G. (1998). « Les usages sociaux de la lecture ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 123, 1, pp. 3-24.
- Sorignet, P.-E. (2010). *Danser, enquête dans les coulisses d'une vocation*. Paris : La Découverte.